

M^{ME} DESBORDES-VALMORE (1).

1842.

C'est un de nos vœux qui s'accomplit aujourd'hui : nous avons désiré toujours qu'un volume contînt et rassemblât la fleur, le parfum de cette poésie si passionnée, si tendre, et véritablement unique en notre temps. Madame Valmore s'est fait une place à part entre tous nos poètes lyriques, et sans y songer. Si quelqu'un a été soi dès le début, c'est bien elle : elle a chanté comme l'oiseau chante, comme la tourterelle gémit, sans autre science que l'émotion du cœur, sans autre moyen que la note naturelle. De là, dans les premiers chants surtout, qui lui sont échappés avant aucune lecture, quelque chose de particulier et d'imprévu, d'une simplicité un peu étrange, élégamment naïve, d'une passion ardente et ingénue, et quelques-uns de ces accents inimitables qui vivent et qui s'attachent pour toujours, dans les mémoires aimantes, à l'expression de certains sentiments, de certaines douleurs.

Marceline Desbordes est née à Douai vers 1787, deux ans avant cette révolution qui, par contre-coup, allait ruiner son humble famille. Son père, peintre et doreur en

(1) Ce morceau a été écrit pour servir d'introduction aux *Poésies choisies* de madame Valmore, publiées dans la Bibliothèque-Charpentier.

blason et en ornements d'église, fut doublement atteint, comme on le peut croire, par la double suppression qui décolorait l'autel et le trône. La jeune Marceline reçut de ces circonstances premières de naissance et d'enfance toutes sortes d'empreintes et de signes qui décidèrent de sa sensibilité et donnèrent la nuance profonde à son talent. Au-dessus de la porte étroite de la chère maison que ses poésies nous ont tant de fois rouverte, se voyait une petite madone dans une niche. La jeune enfant est née et a vécu sous cette perpétuelle invocation.

La maison touchait au cimetière de la paroisse de Notre-Dame, et prenait de ce voisinage un caractère religieux, austère; un grand calvaire à côté dominait les humbles croix et les gazons. L'enfant passa ses jeunes années à jouer sous le calvaire et sur les tombes.

Ce furent ses *Feuillantines* à elles; elle y puisa toutes les crédules et pieuses terreurs, toutes les poétiques superstitions (1). Il est à remarquer qu'elle et Victor Hugo entrèrent sous l'aile de la muse avec je ne sais quelle secrète influence espagnole, l'un né à Besançon, l'autre à Douai, deux cités françaises très-marquées de ce caractère étranger; mais elle, son talent ne portait au cœur comme au front que le caractère espagnol attendri.

C'était une Portugaise plutôt, aux yeux bleus, aux cheveux d'or ou de lin. Ses sœurs et frères étaient bruns et de traits fortement accentués. Elle naquit la dernière, et toute blonde: la famille en eut une grande joie; car on retrouvait en elle la couleur de sa mère. Le romancier grec a dit que Persina, reine d'Éthiopie, avait mis au monde Chariclée, enfant tout blanc, à cause d'un tableau de Persée et d'Andromède nue qu'elle avait beaucoup considéré. Le Tasse a dit quelque chose de pareil de Clorinde. Dans *Paul et Virginie*, Marguerite, à force de regarder durant sa grossesse le portrait de l'ermite Paul qu'elle

(1) Il faut lire, dans le roman de *l'Atelier d'un Peintre*, le chapitre intitulé *le Nid d'Hirondelles*.

porte à son cou , communique un peu de sa ressemblance à l'enfant, qu'elle baptise pour cela du nom de Paul. Ici rien de si merveilleux tout à fait , puisque la mère elle-même était blonde ; pourtant , puisqu'elle n'eut que cette enfant de sa couleur, c'est, on le crut , qu'elle songea davantage à la Vierge , à la blonde patronne du logis , en la portant.

Mais voici une étrange et pourtant véridique histoire. Lors de la révocation de l'Édit de Nantes, une partie de la famille Desbordes , qui tenait à la religion réformée , avait quitté la France pour la Hollande. Antoine et Jacques Desbordes devinrent libraires à Amsterdam , libraires très-riches , très-considérés ; ce sont eux qui ont donné ces éditions bien connues de Voltaire (1733-1738). Ces deux mêmes Desbordes , Jacques et Antoine , enfants lors de la révocation de l'Édit de Nantes , vivaient encore ; ils ont vécu , l'un cent vingt-quatre et l'autre cent vingt-cinq ans. Se sentant pourtant près de mourir, centenaires, millionnaires et célibataires, voilà qu'un vif regret de la patrie les reprend tout d'un coup après plus d'un siècle , et ils ont l'idée de rappeler quelque arrière-petit-neveu ou arrière-petite-nièce pour rentrer dans la religion réformée et dans l'héritage.

Ils écrivent à Douai. La grande lettre en gros caractères à la Louis XIV, et signée du grand-oncle Antoine , est déployée : il y est mis pour condition expresse que les enfants seront rendus à la religion des aïeux pour reprendre droit dans la succession immense. Ceci se passait vers 91 ; l'humble famille de Douai avait vu tarir, depuis deux ou trois ans déjà , ses modiques ressources , et l'avenir se présentait de plus en plus sombre. Une assemblée solennelle de tous les membres eut lieu dans la petite maison , sous la madone.

On lit tout haut la lettre : la mère s'évanouit , le père regarde ses enfants et sort dans une horrible anxiété. Il rentre après quelques pas dans le cimetière , et l'on décide qu'on répondra *non*.

La jeune Marceline avait pour lors quatre ans et demi

environ, et les impressions de cette grande scène domestique lui sont demeurées présentes. C'était, je l'ai dit, le moment de la ruine complète. On aime mieux rester pauvre, à la garde de Dieu et de Notre-Dame.

Notre-Dame ne passe point pour ingrate. On sait, du moyen-âge, plus d'un récit pieux dans lequel la Vierge, saluée et honorée, s'attache désormais, comme protectrice, au destin de l'âme qui, à elle du moins, s'est montrée fidèle. L'âme dévote à Notre-Dame peut avoir ses erreurs dans le long pèlerinage; elle peut faiblir et faillir : la Vierge est là, qui, à une heure donnée, la rappelle et la sauve. Cette touchante religion du moyen-âge, et qui est restée entière dans les mœurs méridionales, cette religion que la momerie de Louis XI n'a pu flétrir et qui sied dans son indulgence au sexe aimant, se retrouve tout à fait celle encore de l'âme poétique que nous tâchons d'exprimer. Ses poésies, à chaque page, attestent ce doux culte refleurissant, et dans des stances d'hier, adressées à une amie gracieuse qu'elle appelle la comtesse *Marie*, nous en ressaisissons un nouvel écho :

L'Ange nu du berceau, qui l'appela *Marie*,
Dit : « Tu vivras d'amère et divine douleur ;
« Puis, tu nous reviendras toute puré et guérie,
« Si la grâce à genoux désarme le malheur.

« Tu n'entendras longtemps que mes ailes craintives
« S'ébruiter sur ton sort.

« Je ne m'éloigne pas ; je me tiens à distance,
« Épiant, ô ma sœur, tes pieds blancs et mortels :
« Quand tu m'appelleras de ta plus vive instance,
« Je t'aiderai, Marie, au retour des autels ! »

Le bon ange est ici faisant fonction pour la Vierge elle-même.

Un cousin pourtant était passé à la Guadeloupe et y avait fait fortune. La mère, voyant la gêne des siens qui se prolongeait sans espoir, conçut un grand dessein et s'em-

barqua pour l'Amérique avec sa dernière fille, avec Marceline, âgée d'environ treize ans. En mettant le pied sur ce rivage de son espérance, elle trouva la colonie en révolte, le cousin massacré, sa veuve en fuite dans les hautes terres, et l'incendie partout dans les plantations. La fièvre jaune la prit, et sa fille, en un instant orpheline, n'eut plus qu'à retraverser l'Océan. Ce fut une scène déchirante, lorsqu'il fallut l'emporter seule, sans sa mère, l'embarquer de force, le soir, dans une pirogue qui allait rejoindre le vaisseau. Il y eut là comme une épreuve, en un sens, de la scène finale de Virginie.

Elle accomplit ce lent et cruel retour, que les duretés du capitaine aggravèrent, toute noyée de larmes, de mélancolie, et abîmée de silence : elle avait atteint quatorze ans. Désormais que lui faut-il ? que lui manque-t-il ? Sa poésie, ce semble, n'a plus qu'à éclore ; elle est toute formée en elle par le malheur ; elle a reçu tour à tour le soleil et les larmes. L'horizon de l'humble cimetière de Douai s'est assez agrandi ; quand la jeune fille ressaisit enfin le sol natal après tant de souffrances, on pouvait dire d'elle avec le poète, qu'elle portait

Un cœur jà mûr en un sein verdelet.

Une considération me frappe : c'est combien, vers la fin du XVIII^e siècle, il se fit chez nos littérateurs et nos poètes comme un complément d'éducation par les contrées lointaines, par les voyages. Il semblait que l'inspiration et la couleur françaises ne dussent se rajeunir qu'à ce prix. André Chénier est né à Byzance. Chateaubriand visite les savanes. S'il peut se saluer le père de l'école moderne ; le rôdeur Jean-Jacques en est à certains égards le grand-père, et Bernardin de Saint-Pierre l'oncle, et un oncle revenu de l'Inde exprès pour cela. Bertin et Parny se souviennent trop peu, dans leurs vers, de l'île et de la nature où ils sont nés ; ils en ont pourtant gardé quelque flamme. Le poète Léonard est né à cette Guadeloupe où la jeune Marceline va tenter la destinée. Je l'ai appelée une Espa-

gnole blonde, une Portugaisè : les Antilles même, pour compléter, n'y manquent pas. En grand comme en petit, il y eut là un souffle des tropiques, un arôme des savanes.

Revenue au nid, et encore toute brisée de l'orage, elle trouva la famille plus pauvre. Son excellent père cependant était devenu inspecteur des prisons à Douai, et elle aimait à lui être une auxiliaire bienfaisante, dans l'exercice de ses fonctions. De là, dit-elle, son goût à elle, de tout temps, pour les prisons et les pauvres prisonniers.

Il fallait vivre et pourvoir à l'avenir, elle chanta. Nous n'avons plus qu'à suivre ses vers (1). Ce furent d'abord quelques romances, quelques idylles, assez dans le goût de Léonard et de Berquin, mais plus neuves et plus senties. Au reste, lorsqu'elle s'échappa à faire des vers, elle n'avait rien lu, rien. Elle avait lu d'aventure *Tom Jones* en français, et peut-être *Gusman d'Alfarache*; elle avait commencé *Paul et Virginie*, sans oser le finir. Son harmonie, sa mélodie poétique, ne vinrent d'abord que d'elle, et furent tout instinct.

Comme elle apprenait à lire, étant enfant, par les soins de sa sœur aînée, dans Florian, dans *Estelle et Némorin*, on lui faisait épeler surtout le paragraphe où il est dit (c'est le vieux Raimond qui s'adresse à Némorin) : *Cependant vous aimez ma fille*; et là-dessus elle se sauvait dans le cimetière pour n'en pas lire davantage, et en répétant ce mot-là durant de longues heures.

Elle était en Belgique, à Bruxelles, quand deux ou trois romances d'elle coururent (2). Elle venait de se marier; son beau-père, homme de goût, fut surpris de ces essais, et lui demanda si elle en avait encore : elle avait fait, répondit-elle, *quelques autres petites choses, sans savoir*. On s'en chargea pour elle, et on les envoya à Paris, où le

(1) On a vu dans les articles qui précèdent quelques autres détails biographiques suffisants.

(2) Je trouve déjà de ses premiers vers insérés dans le *Chansonnier des Grâces*, années 1815 et 1816, lorsqu'elle n'était encore que mademoiselle Desbordes.

libraire Louis les imprima en 1818. Comme il n'y avait pas assez de pièces pour former un volume, on y ajouta la petite nouvelle en prose de *Marie*, qui se retrouva depuis imprimée dans *les Veillées des Antilles* (1821). Madame Valmore poète parut donc au jour vers le même temps que Casimir Delavigne, que Lamartine, qu'André Chénier ressuscité, et un peu, je crois, avant eux tous : elle fut comme la première hirondelle, toujours empressée, quoique craintive.

Dans une très-belle édition de 1820, plus complète que celle de 1818, et où il n'y a que des vers (1), j'aime à considérer la première et pure forme de son talent, sans complication aucune. Il semble qu'il y ait plus de facilité pour le coup-d'œil, plus de sûreté pour le jugement, dans ces premières éditions originales, dans ces sortes de gravures avant la lettre. Il m'est bien clair, quand je tiens ce volume-là, de cette date, qu'elle n'avait pu lire encore Lamartine, dont les *Méditations* ne paraissaient qu'au moment même. Eh bien ! voilà un génie charmant, léger, plaintif, rêveur, désolé, le génie de l'élegie et de la romance, qui se fait entendre sur ces tons pour la première fois : il ne doit rien qu'à son propre cœur. Que pourriez-vous lui comparer dans nos poètes, et surtout dans nos poètes-femmes d'aujourd'hui ? Plus tard ces lignes simples se chargeront un peu. Sans imiter les autres, on se répétera soi-même ; on retombera dans les situations déjà exprimées, dans les sentiments d'abord produits : c'est inévitable. Si Malherbe a pu dire de la vie des mortels :

Tout le plaisir des jours est en leurs matinées ;
La nuit est déjà proche à qui passe midi ,

cela semble surtout vrai de la vie poétique et tendre, de l'inspiration élégiaque et romanesque. Madame Valmore, en avançant, aura, par accès peut-être, des cris plus déchirants, des éclairs plus perçants et plus aigus, comme

(1) In-8°, chez François Louis également.

aux approches de l'ombre. Mais ici ce sont de doux éclairs du matin, de jolis rayons d'avril, les lilas aimés, le réséda dans sa senteur, et déjà s'exhalent pourtant, à travers des gémissements tout mélodieux, ces beaux élans de passion désolée qui la mettent tant au-dessus et à part des autres femmes, de celles même qui ont osé chanter le mystère. C'est l'*André Chénier femme*, a-t-on dit. Avec moins d'art incomparablement, elle a la source de sensibilité plus intime, plus profonde.

Comme madame Riccoboni, notre tendre auteur d'élégies semble avoir été de bonne heure poursuivi par l'idée fatale de l'infidélité dont un cœur aimant est victime. Si l'une exprime cette idée fixe par *Fanny Butler*, par *le marquis de Cressy*, par tous ses romans, l'autre la déplore par toutes ses poésies. Elle s'écrierait comme Sapho dans l'ode célèbre : « Immortelle Aphrodite au trône d'or, fille
« avisée du roi des dieux, je t'invoque, épargne-moi, ne
« me dompte point par trop d'amères douleurs, ô déesse
« vénérée ! Autrefois, dès que tu entendais ma plainte
« d'amante (et tu l'entendais fréquemment), tu venais à
« moi, quittant aussitôt le beau palais de ton père. Tu
« attelais à ton char, pour coursiers, tes moineaux rapi-
« des, et ils descendaient en agitant coup sur coup leurs
« ailes noires à travers l'air immense. Et déjà tu étais
« auprès de moi. Alors, ô déesse bienheureuse ! tu me
« souriais de ton sourire immortel, et tu me demandais
« ce que j'avais, ce que je souffrais, et l'objet de ma douce
« fureur ; tu me disais : Qui donc t'a fait du mal, ô ma
« Sapho ? Va, ne crains rien : s'il t'a fuie jusqu'ici, bien-
« tôt il te poursuivra ; s'il a refusé tes dons, il va lui-même
« t'en offrir ; l'ingrat, s'il ne t'aime pas, il va t'aimer à
« son tour, fusses-tu pour lui cruelle ! — Voilà ce que tu
« me disais, ô déesse ! Oh ! maintenant reviens et des-
« cends encore. »

Volontiers aussi notre tendre élégiaque, les mains levées au ciel, se fût écriée en sa naïve démente, avec une autre âme aimante, une autre muse voilée, sœur de la

sienne, et dont l'écho seul m'a, par hasard, apporté la voix :

Secrets du cœur, vaste et profond abîme,
Qui n'a pitié ne connaît rien de vous !
Juste est la peine au front de la victime,
Sage est le sage, et le vainqueur sublime :
Que reste-t-il à qui pleure à genoux ?

La Religieuse portugaise, si elle avait chanté, aurait de ces accents-là.

Moins poignantes que certaines élégies, les jolies romances de madame Valmore coururent, volèrent du premier jour sur toutes les lèvres de quinze ans, grâce aussi à la musique des plus grands ou des plus aimables compositeurs d'alors : Garat, Paër, en notèrent quelques-unes ; mais surtout madame Pauline Duchambge, née tout exprès, y trouva ses airs les plus agréables, les plus chers au cœur et les mieux assortis. Au reste, comme pour tous les succès un peu populaires en ce genre, les choses ont vécu plus que les noms. Ces délicieuses romances *Douce chimère*, et *Vous souvient-il de cette jeune amie?* qui réveillent, pour la génération d'alors, les plus frais parfums de jeunesse et font naître une larme en ressouvenir des printemps, sont encore sues de bien des mémoires fidèles ; on a oublié qu'on les doit à madame Valmore.

Depuis un certain moment, cette âme, ce talent de tendre poète a eu peine évidemment à se faire aux saisons décroissantes d'une vie qui va flétrissant, chaque jour, ses premières promesses. Habitée qu'elle était à donner à ses sentiments une forme unique, elle s'est senti plus d'une fois le cœur *aveuvé* ; elle s'est demandé, elle a demandé aux objets muets si c'était bien la loi fatale et dernière ; ainsi, hier encore, en regardant *une horloge arrêtée* :

Horloge, d'où s'élançait l'heure,
Vibrante en passant dans l'or pur,
Comme un oiseau qui chante ou pleure
Dans un arbre où son nid est sûr,
Ton haleine égale et sonore

Sous le froid cadran ne bat plus :

Tout s'éteint-il comme l'aurore

Des beaux jours qu'à ton front j'ai lus ?

Son champ d'inspirations s'est étendu , et son aile palpitante a tâché d'y suffire. L'avenir du monde, la souffrance de ses semblables, les grandeurs de la nature, l'ont préoccupée. Dans un de ses essors vers l'infini de l'horizon, elle est allée jusqu'à s'écrier :

Charme des blés mouvants ! fleurs des grandes prairies !

Tumulte harmonieux élevé des champs verts !

Bruits des nids ! flots courants ! chantantes rêveries !

N'êtes-vous qu'une voix parcourant l'univers ?...

Ne pressez pas trop le sens : ce sont là de ces vers d'elle, pénétrants et vagues, qui vous poursuivent d'une longue rêverie. Jeune, à vingt ans, les cheveux au vent, le front au ciel, le bâton d'Oberman ou d'Ahasyérus à la main, on ferait le tour du monde en les récitant.

Mais elle est mère, mère heureuse : de là surtout des sources consolantes et renouvelées. Ses derniers vers nous arrivent toujours remplis d'accents de sollicitude et d'espérance pour sa jeune couvée. Déjà même, du bord de ce doux nid, gloire et douceur maternelle, une jeune voix bien sonore lui répond. Je voudrais dire, mais je ne me crois pas le droit d'en indiquer davantage. Je rappellerai seulement, en l'altérant un peu, la jolie épigramme antique : « La vierge Érinne était assise, et, tout en remuant le fil de soie et la broderie légère, elle distillait avec mure mure quelques gouttes du miel de l'abeille d'Hybla. » Puisse l'avenir tenir du moins les récentes promesses envers celle qui les a payées assez chèrement ! Puisse-t-elle, suivant l'expression d'un poète aimable, *se racquitter* en bonheur pour tout le passé !

12 juin 1842.
